

bre dans lesquels venaient de boire les chevaux de service.

Danton eut le temps de tout voir et de tout entendre pendant le trajet qu'il fit dans cette cour. En vain essayait-il d'étouffer sous les souvenirs philanthropiques de la veille son admiration pour toutes ces magnificences. Nous l'avons dit, les aspirations de Danton étaient vers le luxe, et nous n'oserions pas dire que cet homme, qui venait à Marat comme un défenseur et comme un ami du peuple, n'eût pas en ce moment plus d'envie à l'endroit du riche prince que de sympathie à l'endroit des pauvres prolétaires.

Il ne traversa pas moins la cour, l'œil dédaigneux et le sourcil froncé ; seulement, il mit cinq minutes à la traverser, tant ces divers objets avaient d'empire sur les sens divers qu'ils affectaient chez lui.

Enfin, ayant lu en lettres dorées et incrustées dans la pierre, n° 1, il entra.

Une vaste arcade, continuant à creuser la masse du bâtiment, conduisait au manège, dont les deux portes ouvertes, à cause de la douceur de l'air, laissaient voir, à une distance doublée par l'illusion d'optique, les chevaux caracolants sur le sable roux, éclairés par en haut, reluisants, l'œil en feu ; pressés par des écuyers galonnés d'argent, ils passaient et repassaient au fond de cette perspective comme des ombres fantasmagoriques.

Danton s'arrêta malgré lui sous ce premier vestibule et regarda.

Il regarda en homme qui sait le prix des belles choses, et s'arracha trop vite à cette contemplation pour un homme qui n'eût pas désiré.

La philosophie grecque eut à subir de moins rudes assauts et n'en sortit pas toujours victorieusement.

Dans le brusque soubresaut que sa philosophie lui fit faire, Danton se trouva en face de l'escalier B, le monta par deux degrés à la fois, se jeta dans le corridor D, et frappa doucement à la porte blanche, n° 12.

Il frappa doucement, avons-nous dit.

Ce n'est pas que Danton fût, de sa nature, bien timide ou bien scrupuleux sur les questions d'étiquette ; mais il est de certaines maisons qui commandent le respect, de certains logis qui ressemblent à des temples.

Danton fut peut-être entré le chapeau sur la tête chez un gouverneur de province, mais chez Marat il n'osait.

Cependant, un instant après avoir frappé, instant pendant lequel il prêta l'oreille plus attentivement qu'il n'avait encore fait de sa vie, voyant qu'on ne lui répondait pas et n'entendant aucun bruit, il tourna la clef et se trouva dans un corridor carrelé qui prenait le jour sur le corridor qu'il venait de quitter ; une odeur de rôti fumeux le guida vers la cuisiné, à gauche, où, devant un fourneau gras, une femme indolemment assise épilchait des radis en surveillant la cuisson de deux côtelettes enveloppées d'un nuage de fumée blanche qui s'élevait accompagnée du pétilllement de la graisse crépitante sur la braise.

Sur une des cases de ce même fourneau bouillait du lait dans un poëlon gercé par l'usage, tandis que, sur la même case, pour économiser le charbon sans doute, frissonnait, dans une cafetière de terre, une préparation de café noir couronnée d'une écume floconneuse, et qui laissait négligemment s'évaporer le peu d'arôme qui avait survécu à ses bouillons de la veille et de l'avant-veille.

Enfin, en travers de la pincette, juxta-posée au gril où cuisaient les côtelettes, trois rôties de pain se carbonisaient sur l'excédent de braise qui dépassait le gril.

Danton n'eut donc pas besoin de longues observations pour embrasser d'un regard le menu du déjeuner que son nouvel ami lui réservait.

L'épicurien sourit et trouva, en pensant au menu de Grimod de la Reynière, que le philosophe stoïcien Marat montrait en cette occasion autant d'orgueil que de ladrerie ; il se sentit un instant pris de l'envie de lui dire, pour tout bonjour, qu'un peu moins de vanité et un peu plus de côtelettes eût mieux fait l'affaire d'un estomac parfaitement disposé à l'appétit par la course qu'il venait de faire.

Mais ce n'était pas précisément pour déjeuner que Danton s'était acheminé de la rue du Paon à l'extrémité du faubourg du Roule ; il prit en conséquence quelques renseignements près de la cuisinière, dont il était resté quelques secondes à admirer le costume prétentieux, et qui, ayant relevé la tête, répondit dédaigneusement que *monsieur* travaillait.

Mais en même temps, il faut le dire, la cuisinière indiquait du doigt la chambre de Marat.

Danton ouvrit la porte sans frapper, cette précaution lui ayant mal réussi la première fois, et se trouva chez *monsieur*.

X.

L'INTÉRIEUR DE MARAT.

Marat, un mouchoir jaune à pois blancs sur la tête, le corps penché sur une table de bois noir, les bras nus jusqu'au coude, bras velus et secs comme le bras ensorceulé de Gloucester, piochait, d'une plume courte et rude, un papier robuste, un de ces papiers que l'on fabriquait alors en Hollande, et qui pouvait supporter deux ou trois couches de ratures.

Beaucoup de livres étaient ouverts devant lui ; plusieurs manuscrits roulés à l'antique gisaient à terre.

Cet écrivain spartiate laissait voir partout l'industrie besogneuse du petit bureaucrate.

Canif racommodé avec de la ficelle, écritoire égoullée comme les vases de Fabricius, plumes rongées et rabougries accusant un mois de service ; tout était en harmonie autour de Marat.

En outre, une boîte à pains à cacheter en papier noir ; pour poudrière, une tabatière de corne ouverte et aux trois quarts vide ; pour buvard, le mouchoir à tabac en grosse toile de Rouen et à grands carreaux bleus.

Marat avait placé sa table loin de la fenêtre, dans un angle de la chambre.

Il ne voulait pas être distrait ni même réjoui par le soleil.

Il ne voulait pas que les brins d'herbe éelos entre les fentes de la pierre lui parlissent du monde.

Il ne voulait pas que les oiseaux voletant sur l'appui de sa fenêtre lui parlissent de Dieu.

Le nez sur son papier jauni, quand il écrivait ; l'œil sur une vieille tenture, lorsqu'il pensait, il ne prenait d'autre distraction, en travaillant, que le travail même ; toute cette joie de l'écrivain, tout ce luxe de son labeur, lui étaient choses, non-seulement inconnues, mais encore indifférentes.

Chez lui, l'eau paraissait étrangère à tout autre besoin qu'à celui de la soif.

Marat était un de ces poètes cyniques qui sollicitent la muse avec des mains sales.

Au bruit que fit la toux sonore de Danton, pénétrant dans le cabinet de Marat, celui-ci se retourna, et, reconnaissant l'hôte attendu, il fit, de la main gauche, un signe qui demandait pour la main droite la permission de finir la phrase commencée.

Mais cette phrase ne s'achevait pas vite ; Danton en fit la remarque.

— Comme vous écrivez lentement ! dit-il ; c'est chose étrange pour un homme vif et maigre comme vous êtes. Je vous eusse cru tout impatience et tout nerfs, et je vous vois aligner vos pensées lettre à lettre, comme si vous étiez chargé de faire, pour quelque école, un modèle de calligraphie.

Mais Marat, sans se déconcerter, paracheva sa ligne, prenant la peine, cependant, de faire, de la main gauche, un second signe à Danton ; puis, ayant fini, il se retourna et présenta les deux mains au nouveau venu, avec un sourire qui ouvrit le sinistre rictus de ses lèvres tordues.

— Oui, c'est vrai, dit-il ; aujourd'hui j'écris lentement.

— Comment, aujourd'hui ?

— Asseyez-vous donc.

Danton, au lieu de prendre une chaise comme il y était invité, s'approcha de celle de Marat, et, s'appuyant sur le dossier, de manière à ce que son regard embrassât le bureau et celui qui était assis devant.

— Pourquoi aujourd'hui ? insista-t-il ; est-ce que vous avez des jours de rapidité et des jours d'indolence, comme les boas ?

Marat ne se fâcha point de la comparaison, elle n'avait rien que de flatteur : *vipère* eût été désobligeant ; la comparaison rapetissait Marat : mais *boa* ! la comparaison le grandissait.

— Oui, je comprends, dit Marat, et mes paroles ont besoin d'explication. J'ai différentes manières d'écrire, ajouta-t-il avec une légère fatuité ; quand j'écris ce que j'écris aujourd'hui, ma plume est lente, elle se plaît à étudier les déliés et les pleins, à caresser les points et les virgules ; elle se plaît à dire à la fois la parole et la pensée, à peindre aux yeux les sensations du cœur.

— Que diable me dites-vous là ! s'écria Danton émerveillé de ce langage ; est-ce monsieur Marat en chair et en os qui me parle, ou ne serait-ce point l'ombre de monsieur de Voiture ou de mademoiselle de Scudéry ?

— Eh ! eh ! fit Marat, des confrères, mais pas des modèles... En fait de modèles, je n'en connais qu'un : c'est l'élève de la nature, c'est le philosophe suisse, c'est l'illustre, le sublime, l'immortel auteur de *Julie*.

— Jean-Jacques ?

— Oui, Jean-Jacques... Celui-là aussi écrivait lentement, celui-là aussi donnait à sa pensée le temps de descendre du cerveau, de séjourner dans son cœur et de se répandre ensuite sur le papier avec l'encre de sa plume.

— Mais c'est donc un roman que vous écrivez ?

— Justement, dit Marat, en se renversant dans son fauteuil de paille, et en dilatant son œil profond sous sa paupière flasque et jaune, ridée par mille plis, un roman !

Son sourcil se fronça comme à un souvenir douloureux.

— Peut-être même une histoire, ajouta-t-il.

— Un roman de mœurs ? un roman historique ? demanda Danton ; un roman...

— D'amour.

— D'amour ?

— Mais oui, pourquoi pas ?

A ce pourquoi pas, le géant ne put garder son sérieux : il écrasa d'un coup d'œil insolent le pygmée crasseux et contrefait, frappa dans ses larges mains et donna un libre cours à son hilarité.

Mais, contre toute attente, Marat ne se fâcha point ; il ne parut même pas remarquer l'inconvenant éclat de rire de Danton ; tout au contraire, son œil s'abaissa sur le manuscrit, s'y plongea rêveur et attendri ; puis, après la lecture à voix basse d'une ou deux longues phrases, son regard remonta vers Danton, qui ne riait plus.

— Pardon, dit-il, si je ris ; mais, vous comprenez, je trouve un romancier, et un romancier sentimental à ce qu'il paraît, là où je venais chercher un savant ; je croyais avoir affaire à un physicien, un chimiste, à un expérimentateur, et voilà que je rencontre un céladon, un amadis, un percerose !

Marat sourit, mais ne répondit point.

— On m'a parlé, dit Danton, de quelques livres de vous. Guillotin, parbleu ! qui, tout en prétendant que vous vous trompez, les estime fort, même avec leurs erreurs ; mais ce sont des ouvrages scientifiques, des œuvres de philosophie et non d'imagination.

— Hélas ! dit Marat, souvent, chez l'écrivain, l'imagination n'est que de la mémoire, et tel semble composer, qui raconte, voilà tout.

Danton, quoique assez superficiel en apparence, n'était pas homme à laisser tomber un mot profond.

Celui que venait de dire Marat lui parut bon

à creuser, et il se préparait à en extraire tout le sens mystérieux qui pouvait y être caché, quand Marat se leva vivement de sa chaise, et rajustant son costume débraillé.

— Déjeunons, dit-il ; voulez-vous ?

Et il passa dans le corridor pour prévenir la cuisinière qu'il était temps de servir.

Danton, resté seul, abaissa vivement les yeux sur le manuscrit ; il était intitulé *Aventures du jeune comte Potocki* ; le héros s'appelait Gustave, et l'héroïne Lucile.

Puis, comme il craignait d'être surpris commettant cette indiscretion, son regard se reporta du manuscrit au reste du cabinet.

Un affreux petit papier, gris et rouge, des cartes au mur, des rideaux d'indienne aux fenêtres, deux vases de verre bleu sur la cheminée, un bahut de vieux chêne piqué des vers, tel était l'ameublement du cabinet de Marat.

Le beau soleil du printemps, l'ardent soleil de l'été, n'apportait à cette chambre rien de vivant ou de gai. On eût dit qu'il n'osait y entrer, certain de n'y trouver ni une plante à faire éclore ni une surface polie à faire briller.

Comme Danton achevait son inventaire, Marat rentra.

Il portait un bout de la table toute servie ; la cuisinière portait l'autre.

On déposa cette table au milieu du cabinet. La cuisinière approcha le fauteuil de paille pour Marat, et sortit sans s'inquiéter autrement de l'étranger.

Danton espérait que son hôte m'entamerait pas la question d'excuse ; il se trompait.

— Ah ! dit Marat, je ne dépense pas deux mille quatre cents livres à mon déjeuner, moi !

— Bah ! répondit Danton avec enjouement, si vos éditeurs vous donnaient cent louis pour un volume de roman et que vous fissiez un volume dans le même temps où je donne, moi, une consultation, vous ajouteriez bien une côtelette à votre ordinaire.

Marat lui passa l'assiette.

— Vous me dites cela, parce que vous voyez que nous n'avons que deux côtelettes, et que vous trouvez que c'est peu ; est-ce que, par hasard, vous mangez plus de deux côtelettes ?

— Mais vous ? demanda Danton.

— Oh ! moi, dit Marat, jamais de viande le matin, je ne pourrais plus travailler.

— A des romans ? dit Danton traitant légèrement ce genre de littérature, qui paraissait si grave à Marat ; allons donc !

— Justement à des romans, reprit Marat. Oh ! s'il s'agissait d'écrire un article politique, j'aimerais assez avoir le sang à la tête, et dans cas, je mangerais volontiers de la viande pour m'exciter ; mais le roman, oh ! le roman, c'est autre chose : cela ne s'écrit ni avec l'estomac ni avec la tête ; cela s'écrit avec le cœur ! Il faut être à jeun, mon cher monsieur, pour écrire du roman.

— Ah çà, mais vous êtes un paladin de plume, mon cher !

Et Danton présentait l'assiette à Marat.

— Gardez vos deux côtelettes, vous dis-je, fit celui-ci.

— Merci ! répondit Danton, ne vous occupez pas de moi ; je crois toujours, comme Gargantua, que rien n'assouvirait ma faim, et tenez, si je mange une de vos côtelettes, ce sera tout.

Le fait est que Danton ne se sentait pas plus engagé par l'aspect de la table qu'il ne l'était pas les mets ou la société.

Des assiettes de faïence ébréchées, des couverts d'argent usés, cuillères qui coupaient, fourchettes qui ne piquaient plus ; de grosses serviettes de toile grise, rude à la peau ; du sel gris broyé avec le cylindre d'une bouteille et ramassé dans une soucoupe de terre de pipe, un vin épais tiré à la pièce dans le cabaret voisin. Tout cela n'était point, on en conviendra, un bien appétissant régal pour le fastueux ami de monsieur de la Reynière.

Aussi Danton grignota-t-il chaque chose d'une dent superbe, comme le rat d'Horace, et, poursuivant la conversation, tandis que Marat absorbait lentement son café au lait, épongé presque entièrement par les rôties.

— Alors, on vous donne le logement ici ? dit Danton.

— Oui, je suis de la maison du prince.

Et il prononça ce mot prince comme s'il lui eût écorché les lèvres.

— *Aurea mediocritas*, dit brutalement Danton.

Marat sourit de son singulier sourire.

— C'est un port après la tempête, dit-il, et tout port semble bon au matelot qui a lutté avec le naufrage.

— En vérité, mon cher monsieur Marat, dit Danton, vous êtes aujourd'hui comme un trappeur... on dirait que vous avez des regrets ou des remords... En effet, je vous vois écrivant des romans, je vous vois rassasié, je vous vois fuyant le soleil...

— Des remords ! s'écria Marat en interrompant Danton, des remords, moi ?... moi, qui ai l'âme d'un agneau !... Non, mon hôte, non... heureusement, je n'ai pas de remords...

— Des regrets, alors ? fit Danton.

— Ah ! des regrets, oui, c'est possible... des regrets, je ne dis pas !... Tout homme sensible peut avoir des regrets ; tout homme fort peut se permettre de les manifester.

Danton posa carrément ses coudes sur la table, appuya son large menton dans le creux de ses deux mains, et, d'une voix dont il adoucisait ironiquement la rudesse.

— J'en reviens à ce que je disais tout à l'heure, murmura-t-il ; le savant n'est pas un savant, le philosophe n'est pas un philosophe, le publiciste n'est pas un homme politique, ou, pour mieux dire, toutes ces facultés-là sont cousues dans la peau d'un amoureux !

Et, quand il eut achevé cette phrase, Danton, que cette idée de Marat amoureux paraissait réjouir d'une façon exorbitante, la ponctua d'un glorieux éclat de rire.

Rire bien naturel, lorsqu'on songe qu'il partait de cette poitrine de géant, et que les formidables coudes de ce géant ébranlaient le point d'appui de ce pygmée, qu'avec ses grosses lèvres et ses larges dents le rieur semblait dévorer d'une seule bouchée.

XI.

CE QUE MARAT ÉTAIT EN 1788.

Cependant Marat ne se laissa pas plus longtemps suspecter de faiblesse ou taxer d'impudence ; il avait l'amour-propre ordinaire à tout homme qui n'atteint pas ou ne dépasse pas cinq pieds, c'est-à-dire un amour-propre féroce.

— Amoureux ? répondit-il à Danton ; et pourquoi pas ?

Et, en disant ces mots, lui aussi frappa du poing sur la maigre table, et le choc résonna presque aussi haut qu'il eût fait sous le poing du géant.

La colère vaut parfois la force.

Amoureux ! continua-t-il, oui, je l'ai été, et, qui sait ? peut-être le suis-je encore ! Ah ! riez ! En vérité, mon cher colosse, ne dirait-on pas que Dieu a donné aux tyrans seuls le monopole de la régénération humaine, et qu'il faut avoir votre encolure pour faire souche ? Est-ce que nous n'avons pas la balaine et l'ablette, l'élé-

phant et le ciron, l'aigle et l'oiseau-mouche ? est-ce que nous n'avons pas le chêne et l'hysope ? J'ai vu, autre part que dans les fables d'Esopé ou de la Fontaine, les amours des fourmis et des pucerons ; il y a des amours d'atomes, et, si l'on inventait un bon microscope, il y aurait certainement des amours d'invisibles. Excusez donc, mon cher Micromégas, excusez l'atome Marat, excusez l'invisible Marat d'avoir été amoureux.

Et en disant ces mots, Marat était devenu livide, excepté à ses pommettes, où le sang avait monté ; en même temps la fièvre avait allumé deux charbons dans ses yeux, et ses nerfs tressaillaient comme des cordes de lyre mises en jeu par l'orage. On dit que tout serpent devient beau dans l'amour ; il faut bien que l'axiôme soit vrai, puisque Marat était devenu presque beau au souvenir de son amour ; beau, il est vrai, comme Marat pouvait devenir beau, c'est-à-dire beau de laidneur !

— Oh ! halte-là, mon amoureux ! s'écria Danton en voyant cette exaltation soudaine ; si vous vous défendez ainsi avant qu'on vous ait attaqué, vous me donnerez le droit de vous attaquer après que vous vous serez défendu. Je ne vous conteste pas la faculté d'être amoureux, moi !

— Non, mais vous m'en contestez le droit, répondit Marat d'une voix mélancolique. Ah ! je vous comprends bien, allez, Danton ! vous me regardez, et vous vous dites : « Marat est tout recroquevillé comme un animal à qui l'on a fait voir le feu ; il a des yeux rouges percés d'un point noir, auquel toute lumière jette un reflet fauve ; il est osseux, et ses os tordus sont mal habillés par le peu de chair qui s'y colle ; ces os crèvent çà et là l'enveloppe dans le sens que Dieu n'a pas indiqué aux développements des mammifères ; Marat a les tempes nues et les cheveux plats ; ses cheveux ont l'air d'être usés comme les crins d'un vieux cheval qui a tourné la meule ; son front est fuyant ; son nez se recourbe à droite, vulgaire et honteuse déviation de la ligne patricienne ; il a des dents rares et ébranlées ; il a des membres secs et velus ; c'est une laide variété du genre *homo*, décrit par Plin et Buffon ! » Or, voilà ce que vous vous dites en me voyant ; et vous ajoutez : « Comment donc, dans ce front fuyant et déprimé, la pensée resterait-elle à l'aise ? comment, de ce corps maladif et turpe, s'échapperait-il l'effluve sympathique qui fait éclore la rêverie au cœur des femmes ? comment ce malheureux disgracié, qui n'est qu'une souffrance, et qui n'a qu'un cri,

représenterait-il ce que l'être suprême a mis dans le grand tout, pour l'orner, l'échauffer le vivifier ? comment représenterait-il l'amour, fût-ce pour un cent millionième ? » Avouez que vous vous êtes dit cela, ou que, si vous ne le formulez pas d'une façon absolue, vos instincts de colosse, votre conscience de géant, vous poussent à la comparaison, et soulèvent vos muscles rieurs, les *rirorii*, quand je vous dis que j'ai été amoureux.

— Mais enfin, mon cher... répliqua Danton, étourdi par ce flot d'arguments pressés se succédant comme une marée montante.

— Ne riez pas, ce n'en est pas la peine : je suis plus de votre avis que vous-même, allez ! Il me semble que tout à l'heure je vous ai fait un portrait de moi peint sans amour-propre.

— Oh ! trop peu flatté !

— Non, ressemblant ! Ma glace est peu grande ; néanmoins elle suffit à réfléchir mon visage, et, je le sais, ce visage est celui d'une créature peu faite pour l'amour. « Mais, allez-vous me dire, maintenant que vous voilà dans la réaction, parce qu'on est laid, ce n'est pas une raison pour ne point aimer : le cœur est toujours beau ! » et mille autres consolans aphorismes qui satisferaient les imbéciles ; mais nous n'en sommes pas là, et, à mon tour, j'irai plus loin que vous ; à mon tour je vous dirai : « Celui-là seul a le droit d'inspirer l'amour qui est venu au monde beau, fort, sain et sensé ; la passion vraie, celle dont la nature a besoin, pousse mal dans un corps de travers ; une lame droite ne tient plus dans un fourreau tordu et faussé ! » Je dis cela, et cependant j'ajoute : « J'ai été amoureux, et j'avais le droit d'être amoureux ! »

Alors, Danton, laissant de côté toute raillerie, se pencha vers Marat, comme pour mieux le voir, comme pour l'examiner plus profondément ; pendant quelques moments, il l'étudia en silence et avec le regard profond d'un homme averti et d'un homme intelligent.

— Oui, cherchez bien, lui dit Marat tristement, cherchez bien sous le squelette, puisqu'on le voit si clairement, cherchez sous la contraction des nerfs et des muscles, sous la déviation des os, la construction primordiale, cherchez sous la forme réduite du batracien, du crapaud, je me reprends, parce que vous êtes assez bel homme pour ne pas savoir le grec, cherchez l'Apollon du Belvédère, que tout anatomiste en sait tirer à la vingtième génération, avec un peu de patience, de dessin et d'élasticité. Le

trouvez-vous ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, vous avez tort : l'Apollon s'y trouva, pas longtemps, c'est vrai ; mais il s'y trouva : l'œil flasque et vide de Marat fut un œil vif et pur, aux paupières nettes et fraîches ; le front écrasé sous les saies cheveux fut un front poétique ouvert aux caresses printanières et parfumées ; le corps étique, crochu, velu, c'était un torse d'Endymion, blanc, ferme, moite et frais. Oui, c'est incroyable, n'est-ce pas ? et cependant cela est ! j'ai eu la jambe élégante, le pied fin et la main effilée ; mes dents ont appelé « l'acre morsure, » comme dit Jean-Jacques ; j'ai été beau, j'ai eu de l'esprit, j'ai eu du cœur ! Était-ce assez, répondez, pour m'autoriser à dire que j'ai été amoureux ?

Danton releva la tête, étendit une main vers Marat, laissa tomber l'autre le long de sa cuisse, et, d'un geste qui exprimait le plus sincère étonnement,

— En vérité ! murmura-t-il consterné.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, répondit ironiquement Marat, dont la philosophie, si grande qu'elle fût, ne pouvait s'empêcher d'être sensible à l'impertinence de cette surprise.

— Mais il vous est donc arrivé quelque chose de pareil à ce qui arriva au pauvre Scarron ?

— D'être tombé, couvert de plumes, dans une rivière glacée, et d'en être sorti perclus de rhumatismes ? Oûi ; seulement j'ai été plus heureux que Scarron, je m'en suis tiré avec mes jambes ; elles sont tordues, sans doute, mais, telles qu'elles sont, je continue à m'en servir. Je voulais dire que je n'étais pas tout à fait cul-de-jatte, comme le pauvre Couthon le sera dans un an. Il est vrai que Couthon est beau, et que je suis hideux, ce qui fait compensation.

— Voyons, de grâce, ne raillez plus, Marat, et expliquez-moi votre métamorphose.

— Ah ! dans ce cas, il va falloir vous expliquer beaucoup, mon cher bel homme, dit Marat avec sa voix stridente ; il faudra vous dire combien j'étais doux, candide...

— Vraiment ! fit Danton.

— Combien j'aimais tout ce qui reluit, tout ce qui sonne, tout ce qui embaume ; c'est-à-dire combien j'aimais les gens d'épée, héros reluisants ; combien j'aimais les poètes et les beaux diseurs, moulins sonnans ; combien j'aimais les femmes et les aristocrates, mannequins embaumés.

— Et surtout, n'est-ce pas, vous me direz

comment vous en êtes arrivé à haïr tout ce que vous aimiez ?

— Oui, tout ce que je n'ai plus... Mais quand je vous aurai dit cela, voyons, à quoi mon récit vous servira-t-il ?

— A me prouver que votre mot de tout à l'heure n'est pas une vaine répercussion de l'air sollicité par le mouvement de votre langue.

— Quel mot ?

— Celui qui m'a le plus frappé parmi tous ceux que vous m'avez dits, depuis que j'ai le plaisir de dialoguer avec vous : « L'imagination de l'écrivain n'est souvent que de la mémoire. »

— Ah ! ce mot vous a frappé ? dit Marat avec un sourire de satisfaction ; le fait est que le mot est bien construit, n'est-ce pas ? oui, bien venu... tout d'une haleine et tout d'une pièce, tel que j'étais moi-même avant d'être ce que je suis.

Et, se levant de table, il alla prendre sa plume en trainant ses pantoufles drapées, écrivit la phrase sur le travers d'une feuille de papier, prit sur le bureau le manuscrit des *Aventures du jeune comte de Potocki* ; après quoi il revint à Danton, qui s'installait dans un fauteuil et s'y carrait, au risque d'en faire éclater les enchevêtrements vermoulus.

— Savez-vous ce que je devrais faire d'abord ? dit Marat.

— Je gage, dit Danton, presque effrayé, que vous avez envie de me lire le manuscrit énorme que vous tenez en main ?

— Pariez, vous gagnerez...

— Diable ! fit Danton, un roman polonais !

— Qui vous a dit cela ?

— J'ai lu le titre.

— Cependant...

— Le jeune Potocki... serait-ce vous, par hasard ?

— Qui sait ? dit Marat.

— Et celle dont vous étiez amoureux se serait-elle appelée Lucile ?

— Peut-être.

— Ce sont des lettres, comme dans la *Nouvelle Héloïse* ? fit Danton de plus en plus effrayé.

Marat rougit.

Cette allusion au roman de Rousseau lui semblait une accusation de plagiat.

— Il y a plus d'un auteur original dans la même forme de langage.

— Je ne vous accuse pas, mon cher romancier ; ne prenez donc pas la mouche à contre-

temps ; seulement je pèse avec les yeux ce volume : je le trouve lourd, eu égard au temps que nous avons à passer ensemble, et je me dis que, quant aux *Aventures du jeune Potocki*, j'aurai patience pour attendre ; tandis que pour savoir les aventures de Marat, j'irais tout d'une traite à Varsovie ou à Cracovie... A propos, vous avez voyagé?...
— Mais oui...

— Vous avez été à Londres, à Edimbourg ; c'est même en Angleterre, je crois, que vous avez publié votre premier livre ?

— C'est en Angleterre, et même en anglais... oui... les *Chaînes de l'Esclavage*...

— Ce n'est pas le tout : vous avez vécu aussi dans le Nord ?

— En Pologne, oui.

— Eh bien ! je vous en supplie, ne me faites pas languir... Je vous ai dit hier, après votre discours : « Vous avez dû bien souffrir !... » Vous m'avez serré la main, et vous m'avez répondu : « Venez déjeuner avec moi demain... » Je ne suis pas venu pour déjeuner : je suis venu pour écouter ce que vous avez tacitement promis de me dire. Eh bien ! me voici ; je veux connaître l'homme ancien : levez le voile qui me le cache !... Quant à l'homme présent, je ne suis pas inquiet : la France le connaîtra !...

Marat remercia Danton par un geste plus éloquent que noble. Cette flatterie de conversation, lui seul en pouvait mesurer la portée et trouver, au compte de son orgueil, qu'elle n'était point exagérée.

De son côté, Danton ne l'eût peut-être pas laissé échapper si en 88 il eût deviné 93.

Une flatterie d'homme grand et fort, pour Marat, c'était un ordre. Il se prépara donc à raconter, comme les héros d'Homère, et, pour donner le temps à sa mémoire de lui fournir les premiers chapitres et assouplir sa voix rauque, il but dans la tasse ébréchée le reste du lait refroidi que Danton avait dédaigné de prendre.

Il but comme les chats ou comme les renards, en regardant obliquement tandis qu'il buvait, et l'on voyait tressaillir l'artère de ses tempes à chaque aspiration du breuvage.

La tasse vide, il essuya ses lèvres blanchies avec le revers de sa main, passa cette main noire et grasse dans ses cheveux rebelles et commença.

Danton choisit une place entre les deux fenêtres, de façon à ne pas perdre un mouvement de la physionomie du narrateur ; mais Marat, soit qu'il pénétrât ce dessein, soit que ses yeux fus-

sent blessés par la lumière, tira les rideaux et entama le récit dans une pénombre qui, dès lors cessait d'être aussi favorable à Danton que l'eût été le grand jour.

Mais, comme il fallait en prendre son parti, Danton ferma les yeux et ouvrit les oreilles, essayant de gagner par l'ouïe ce qu'il venait de perdre par la vue.

XII.

LE PRINCE OBINSKI.

Marat, ainsi que Danton, ferma un instant les yeux comme s'il regardait en lui-même, et écoutait sa propre voix qui lui racontait doucement les souvenirs de sa jeunesse.

Puis tout à coup, relevant la tête,

— Je suis de Neufchâtel, dit-il, vous savez cela, sans doute ; je suis né en 1744. J'avais dix ans au moment où mon glorieux compatriote Rousseau lançait, dans le monde littéraire ou plutôt politique, le *Discours sur l'inégalité* ; j'avais vingt ans lorsque Rousseau, exilé, proscrit, revint chercher un asile dans sa patrie. Ma mère, sensible, ardente, fanatique du philosophe, m'avait élevé dans l'admiration exclusive du grand maître et avait tourné toute son ardeur à faire de moi un grand homme à la manière de l'auteur du *Contrat social* ; elle avait été admirablement secondée en cela par mon père, digne ministre, homme savant et laborieux, qui entassa de bonne heure dans ma tête tout ce qu'il possédait de science ; aussi à cinq ans voulais-je être maître d'école : à quinze ans, professeur ; auteur à dix-huit, et génie créateur à vingt.

Comme Rousseau, comme la plupart de mes compatriotes, je quittai jeune mon pays, emportant dans ma tête un magasin assez considérable, mais assez mal rangé, de connaissances diverses, une grande science des simples acquises dans nos montagnes ; avec cela de la sobriété, du désintéressement, beaucoup d'ardeur et une puissance de travail que je n'ai connue à aucun homme avant moi.

Je débutai par l'Allemagne et par la Pologne.

— Et pourquoi alliez-vous en Allemagne ?

— Mais, comme tout chercher d'aventures, pour vivre.

— Et vous vécûtes ?

— Fort mal, je dois l'avouer.

— Oui, la littérature fournissait peu, n'est-ce pas ?

— Si je ne m'étais adressé qu'à la littérature, elle ne m'eût pas nourri du tout ; mais, outre la littérature, j'avais à mon service le français et l'anglais, que je parle comme ma langue maternelle.

— Oui, je me rappelle que vous m'avez dit, en effet, avoir donné des leçons de langue aux Ecossaises, et avoir publié là les *Chaînes de l'esclavage*, esclave que vous étiez, sans doute, de celles qui vous avaient pour maître.

Marat regarda Danton avec une espèce d'étonnement qui fit rougir celui-ci.

Rien n'est plus attristant, pour celui qui a eu le malheur de le faire, qu'un jeu de mots qui est mal compris.

— Il me semble, en vérité, dit Marat d'un ton rude, que j'entends parler monsieur de Florian ou monsieur Bertin ; c'est du madrigal que vous faites-là, mon cher ! c'est du madrigal, et, je vous en prévient, le madrigal va mal à Danton !

— En ce cas, je vais me taire et me contenter de vous écouter désormais, dit Danton, puis-que j'ai si peu de chance à vous interrompre.

— Oui, reprit Marat ; d'autant mieux que si je fais des romans, les histoires que je raconte sont peu madrigalesques ; c'est ce que vous allez voir tout à l'heure.

Je reviens donc à mes leçons, qui me nourrissaient peu, et à un autre exercice famélique, qui me nourrissait encore moins : je veux dire à la médecine.

Je résolus de quitter l'Allemagne et de pousser jusqu'en Pologne.

C'était en 1770 : j'avais vingt-six ans, quelques thalers au fond de la bourse, beaucoup d'espérances au fond du cœur, et d'excellentes lettres de recommandation par-dessus tout cela.

Le roi Stanislas régnait alors, — Stanislas-Auguste, bien entendu ; — c'était un savant, un lettré ; c'est même encore tout cela, devrais-je dire, car il vit toujours, le digne prince, et la philosophie, la science et les muses l'aident sans doute à supporter les humiliations que la Russie, la Prusse et l'Autriche lui infligent en ce moment.

— Je crois, dit Danton, si toutefois, vous me permettez une interruption philosophico-politique, après m'avoir interdit les interruptions madrigalesques, je crois que l'honnête monarque fera bien de continuer à cultiver les déesses consolatrices, car il ne me paraît pas certain qu'il

meure sur le trône que Catherine, sa sévère maîtresse lui a donné tout entier, et lui reprend morceau par morceau.

— Cette fois, vous voyez juste ; aussi applaudirai-je à l'interruption au lieu de la blâmer, et je ne doute pas que le roi Stanislas ne soit bien heureux de retrouver, un jour, n'importe où, les ceilletons que cultivait le grand Condé. Mais à l'époque dont il s'agit, quoique sourdement menacé du partage de son royaume, ce prince régnait paisiblement. Il aimait, comme je l'ai dit, les sciences, les arts, les lettres, et dépendait noblement. Moi obscur, moi écrasé, Suisse par mon compatriote Rousseau, savant par mon confrère d'Alembert, philosophe par les Holbachiens, race fatale qui se répandait par toute la terre, j'émigrai donc vers le nord, tout fier de mes vingt-sept ans, de mon bagage scientifique, de mes belles joues fraîches et de ma santé robuste. Vous me regardez, Danton, et vous cherchez ce que tout cela est devenu ! Soyez tranquilles, vous saurez où et comment cela m'a quitté, c'est mon histoire. Dans ma confiance juvénile, je me disais que Stanislas Poniatowski ayant gagné un trône à sa bonne mine près de la grande-duchesse devenue czarine, je pourrais bien, moi, avec tout mon mérite physique et moral, gagner douze cents livres de rente ou de pension près de Stanislas. C'était mon but, mon ambition. Possesseur de cette fortune, je déferais toutes les coteries, toutes les mauvaises chances ; je reviendrais en France étudier l'économie politique, je la saurais à l'âge où pousse l'ambition dans le cœur des hommes ; je pourrais faire un grand médecin, si la routine et le préjugé subsistaient ; je ferais un grand administrateur, si la philosophie parvenait à émanciper l'humanité.

— C'était bien raisonné, dit froidement Danton ; mais à toute chose un commencement est nécessaire ; tout dépend de ce commencement ; montrez-moi le vôtre, et montrez-le-moi tel qu'il fut, si c'est possible.

— Oh ! je ne me farderai pas, soyez tranquille : l'imagination n'est pas mon fait ; d'ailleurs, la réalité suffira, je l'espère, à vous intéresser.

— C'est singulier que vous reniez ainsi l'imagination, vous qui avez la tête longue et les tempes larges !

— Je ne renie pas l'imagination, dit Marat, mais je crois n'avoir d'imagination qu'en politique : pour tout le reste, et surtout pour l'économie politique, je ressemble à ce chat de la fa-